

EN VENTE

A LYON. — Chez les libraires.

A PARIS. — Chez Lucien MARION
galeries de l'Odéon.

S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 34.

BOITE DANS L'ALLÉE

JOURNAL PARIS-LYON

SOMMAIRE.

<i>La Débilité physique</i>	— Melchior Drack.
<i>Faits et gestes de Polichinelle et Triboulet</i>	— Barrillot.
<i>Ch. mique lyonnaise</i>	— H. Henrion.
<i>Incident Charnal (lettre)</i>	—
<i>La gloire des Charlatans</i>	— Frantz.
<i>Vie d'Armand Le Bailly</i>	— Aristide Frémine.
<i>Société des Amis-des-Arts</i>	— Jules Sévère.
<i>Théâtres de Lyon</i>	— Alfred Debeauvy.
<i>Théâtres</i>	— Léon St-Urbain.
<i>Impressions de voyage d'un oiseau-mouche</i> (feuilleton)	— Alfred Debeauvy.

LA DÉBILITÉ PHYSIQUE

L'esprit est-il indépendant de la matière, ou y a-t-il liaison indissoluble ? Grande question qui n'est rien moins que celle de l'immortalité de l'âme et que je ne veux pas traiter aujourd'hui.

Il est incontestable qu'on ne rencontre nulle part l'esprit séparé de la matière. Les doctrines théologiques qui ne s'appuient sur aucun fait, ne parlent d'ailleurs de cette séparation qu'après la mort.

Tout démontre qu'il y a presque toujours lutte entre les aspirations de l'esprit et les exigences du corps et cependant ils sont condamnés à vivre ensemble. Ils ne forment qu'un seul tout.

La science a prouvé que le cerveau et la moëlle épinière sont absolument nécessaires à l'exercice des facultés intellectuelles, et que l'étendue de l'intelligence est en raison directe de l'ampleur du cerveau. Chez l'homme, le plus intelligent des êtres de la création, le cerveau est largement développé, et constitué de la manière la plus perfectionnée dans ses diverses parties. Les races humaines et les animaux de l'intelligence la plus faible possèdent le cerveau le plus étroit et le plus simple. Et quand l'homme est d'une capacité intellectuelle supérieure son cerveau est spécialement bien doué, l'idiot au contraire, n'a qu'un cerveau imparfait.

L'esprit se trouve donc sous la dépendance de la constitution du corps.

Ce n'est pas tout, la santé est nécessaire à l'exercice des fonctions de la pensée. Un dérangement dans les organes, des désordres dans la cir-

culatation du sang, dans la digestion troublent le cerveau et altèrent les facultés intellectuelles. Enfin, la souffrance, la maladie interrompent l'activité et l'enchaînement des pensées.

On ne peut d'ailleurs nier le despotisme dominant de la matière sur l'esprit. La satisfaction des besoins matériels est une nécessité impérieuse à laquelle il est impossible de se soustraire. A peine se passe-t-il une heure sans qu'ils fassent sentir leur aiguillon. C'est la faim, c'est la soif, c'est le sommeil avec leur cortège. Arrivent ensuite tous les accidents de la vie domestique : les réclamations du dehors, l'épouse qui appelle, l'enfant qui crie, le voisin qui consulte, les animaux qui veulent leur pâture... toutes choses qui arrêtent le travail et la liberté de l'esprit. De plus, les habitudes de la vie journalière influent sur la nature des idées ; les impressions que les sens ont subies contribuent pour beaucoup à leur formation.

Mais, d'autre part, l'esprit a sur la matière une puissance qui ne peut être niée. La volonté peut imposer silence aux exigences du corps. C'est elle qui arrête l'abus des satisfactions sensuelles. L'exagération du travail intellectuel, une trop grande surexcitation de la pensée peuvent épuiser ou fatiguer le corps. L'appétit, le sommeil et les autres besoins physiques peuvent disparaître.

Enfin, c'est l'esprit qui moralise, et son étendue fixe le rang dans l'échelle des êtres.

Donc, si l'esprit n'est rien sans la matière, d'autre part la matière subit forcément l'influence de l'esprit.

C'est à développer cette influence que s'occupe la civilisation moderne.

Certes, jamais, à aucune époque, les produits de l'intelligence n'avaient été plus nombreux ; les sciences surtout ont singulièrement agrandi le domaine de leurs investigations, et cependant, de toute part, c'est un *tolle* général contre le sensualisme et l'immoralité du jour.

Comment expliquer ce phénomène de l'accroissement du travail intellectuel et de l'affaiblissement des volontés, des caractères et des idées morales ?

Je ne veux point donner à cette question le développement qu'elle mérite, mais il est une considération que je crois utile de signaler.

Le sensualisme de l'époque vient en partie de la débilité physique.

Si vous voulez rendre aux générations à venir le sentiment moral et l'indépendance personnelle, donnez-leur la vigueur du corps.

Le corps perd, désorganisé ou souffrant, non-seulement son activité intellectuelle, mais son aptitude au travail, sa confiance en lui-même.

L'homme malade ou débile voit disparaître peu à peu sa gaieté et ses bons sentiments ; il devient égoïste.

Ainsi, le plus sûr moyen pour que l'élément spirituel fasse sentir son heureuse influence dans le cours de la vie, c'est de chasser la souffrance, c'est de fortifier le corps.

En outre, tout être vivant a un impérieux besoin de distractions ; l'homme débile, auquel les travaux et les plaisirs intellectuels sont plus ou moins interdits, se rejette tout entier dans les satisfactions sensuelles, les plaisirs faciles. D'ailleurs, l'oisiveté absolue est impossible. L'activité est une des conditions de l'existence humaine.

Si l'on se livrait à l'examen des constitutions physiques de notre époque, on prouverait par l'expérience la vérité de cette observation.

Les comparaisons que fournissent les statistiques du recrutement militaire, peuvent à la rigueur suffire. Diminution de force physique, voilà le résultat constaté, et le sensualisme s'est accru en raison directe de cette décroissance ; tout le monde en convient.

Les sollicitudes de la conservation physique à tous les âges doivent donc être vivement encouragées. Il ne faut jamais se récrier contre la tyrannie des besoins nécessaires, il faut au contraire donner toujours une complète satisfaction aux exigences vraies de la nature.

Mais la première de toutes les causes de débilité, c'est l'ambition, la frénésie du gain et des honneurs.

Calmer cette tendance, trouver un remède contre cette rage, telle est aujourd'hui la première préoccupation du moraliste.

Ce serait commettre une grave méprise que de vouloir corriger par l'ascétisme. La loi de conservation impose l'accomplissement des fonctions que réclame l'organisme.

Il faut seulement éviter l'exagération.

Melchior DRACK.

FAITS ET GESTES

DE POLICHINELLE ET TRIBOULET

TROISIÈME JOURNÉE

(Polichinelle est jeté à la Morgue au moment où l'on ferme la porte de ce lieu de misère. Quatre cadavres sont étendus sur les dalles : une fille de dix-huit ans, un homme de vingt-quatre, un vieillard et un ouvrier d'une quarantaine d'années. Il fait nuit complète, et Polichinelle s'ennuie à mourir.)

POLICHINELLE.

Diable ! je vais passer une mauvaise nuit...
Voilà que les clochers carillonnent minuit,
Heure où les revenants se drapent d'un suaire
Après avoir repris leurs os dans l'ossuaire.
Ces gens, heureusement ne me font pas frayer :
Un vieux crâne tombé des mains d'un fossoyeur,
Ayant des vers luisants en guise de prunelles,
Faisant entre ses dents jaillir des étincelles,
Soudain m'apparaissant en bonnet de coton,
Ne ferait pas frémir un instant mon bâton.
Je ne crains ni vivants, ni morts, ni Dieu, ni Diable,
Mais je crains fort l'ennui, qui n'est pas agréable.
Je serais bien heureux que cette nuit finit...
Avec ces quatre morts couchés sur le granit,
Je ne puis converser : ils ont fermé la bouche ;
Je ne puis pas non plus de ma trique farouche,
Leur frictionner les reins, s'ils ont été méchants :
Leur esprit est parti là-haut, à travers champs.
Pendant que leur cadavre a fermé la paupière,
Ils sont allés tâter les clés du vieux saint Pierre.

J'ai peur que, si demain mes jours sont révolus,
On ne compte à la Morgue un cadavre de plus.
Les miasmes de ce lieu me rendent splénétique.
Si l'ennui me tuait, Dieu ! quel rire sceptique
Eclaterait devant un pauvre bossu mort !
Mais je n'en mourrai pas, je suis robuste et fort.

Que je voudrais bien fuir cet endroit qui m'empêste !
Si j'étais médium de quelque esprit céleste,
Je dirais humblement au messager de Dieu,
Qui plane à volonté sous un ciel toujours bleu :
Dans ces corps allongés fais redescendre l'âme ;
Rallume dans leurs yeux une vivante flamme ;
Puisque dans le linceul ils ne sont pas cousus,
S'ils sont froids et muets, eh bien ! souffle dessus,
Ils se réveilleront et diront leur histoire
Pour me faire oublier cette nuit par trop noire.

(A ces mots la jeune fille couchée sur la dalle se dresse sur son séant, et ses yeux brillent comme deux étoiles. Polichinelle recule de trois pas. Une

Feuilleton du RÉVEIL.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

D'UN OISEAU-MOUCHE

Au milieu d'une forêt vierge de l'Amérique du Sud, il y a dix-huit mois, naquit un oiseau-mouche de la plus belle venue ; c'était moi.

A mon âge, un volatile de ma grosseur n'est plus jeune, et je dois à mes malheurs et à mes voyages une expérience plus grande que celle de mes contemporains. J'ai vu de près l'homme qui se dit le premier animal de l'univers, et souvent ses mauvais instincts, ses méchantes actions, m'ont étrangement désillusionné, aussi je suis bien loin d'envier son sort, et je veux vous faire part de mes impressions.

A peine fus-je sorti de ma coquille (pourquoi donc nommez-vous ainsi les erreurs des typographes ?) que j'admirai, rempli d'un étonnement naïf, les splendeurs inénarrables de la sauvage et grandiose nature qui m'entourait, persuadé que

j'étais que tout cela avait été créé pour les oiseaux-mouches seulement, je me sentis pris d'un fol orgueil et voulus explorer aussitôt les confins les plus reculés de mon domaine. Vains efforts, mes ailes naissantes ne me prêtèrent pas un appui suffisant et je tombai, étourdi et quelque peu contusionné, sur la terre humide de la Savane, juste à point pour être ramassé par un être quelconque, ayant, avec les hommes de vos pays, plus d'un trait de ressemblance et vêtu de dessins extravagants. J'ai su depuis que cet animal s'appelait un sauvage ; il m'étendit douillettement sur des feuilles vertes et m'emporta dans sa case, où je fus, par lui et les siens, dorloté et choyé de la plus aimable façon. Cela, du reste, ne m'étonna nullement. Les couleurs chaudes et ondoyantes de mon plumage, — que vos chimistes les plus fameux sont impuissants à imiter, — me paraissant bien supérieures à leur affreux tatouage, et, comme telles, devant leur inspirer pour moi une singulière vénération.

Tout allait pour le mieux, et je m'étais déjà sincèrement attaché à ma nouvelle famille, lorsqu'il fallut la quitter subitement. Je vis un jour arriver près de la hutte un homme blanc, orné de longs favoris roux, et baragouinant une langue qui ne me parut pas moins barbare que celle du sauvage auquel j'appartenais, et que j'ai su depuis être de l'anglais. J'eus l'honneur d'être remarqué par ce blanc au poil roux, et il m'acheta à mon sauvage

moyennant un clou sans pointe et deux tronçons de bouteille ; ce genre de trocs est, paraît-il, en usage entre les deux nations.

Je fus amené en Europe sur une grande carcasse en bois, plantée d'arbres sans feuilles et couverte de gens fort mal élevés, auxquels, de temps à autre, un caporal donnait consciencieusement la schlague, — d'aucuns disent le knout. Ce genre de divertissement me parut horrible, barbare, et me donna une pauvre idée de l'humanité en général, et des fils d'Albion en particulier. J'eus la propriété successive d'un lord au parlement, d'une blonde et richelady, d'un attaché d'ambassade, d'une chanteuse d'opéra-comique, enfin d'un voyageur de commerce, Français, railleur, quelquefois spirituel, toujours vaniteux et léger comme tous ceux de sa nation.

Ce dernier se trouve, — pour son bonheur, paraît-il, — possesseur d'une adorée maîtresse du nom de Zora. Avidé de tout connaître et de tout posséder, rieuse, coquette, enthousiaste comme toute vraie fille d'Eve, Zora, du premier abord, devint folle de moi. et ce lui fut un grand bonheur lorsque son amant me donna à elle en présent ; elle le remercia de la bonne sorte et le bequeta si fort que, trois jours après, il avait encore les joues écarlates et les yeux noirs.

Il fut décidé, mercredi soir, que Zora se rendrait le samedi suivant au bal masqué de l'Alcazar. Jusque là, rien de plus simple ; mais où le cas

devint embarrassant, ce fut lorsqu'il s'agit de savoir quelle toilette elle endosserait. Un congrès de bonnes amies se réunit immédiatement, mais les avis furent opposés : Armandine conseillait le rouge et Joséphine le bleu ; Anita penchait vers le paille, mais Juliette opinait pour le vert et Clarisse pour le lilas. Naturellement, ma maîtresse choisit le rose et décida en outre que je remplacerais, sur son toquet, les plumes habituelles. Un oiseau-mouche, vivant surtout, est une chose rare, et je devais certainement produire un effet inusité ; elle ne se trompait pas.

Nous voici donc en route, Zora et moi, la tête de la femme portant l'oiseau attaché solidement par la patte à une magnifique mèche de cheveux noirs.

A peine arrivé à destination, je fus, par tous, regardé, choyé, admiré, comblé de caresses et de friandises, si bien que je n'avais pas le temps de contempler cette immense coupole, l'une des plus belles parmi celles que les hommes civilisés ont fait construire pour s'y livrer à leurs folies.

Je parvins cependant à détourner mon attention de mon cortège d'admirateurs : leurs cris assourdissants, leurs rires niais, leurs physiologies hébétées m'attristaient profondément. Je me mis à réfléchir et à examiner l'aspect de la salle. On disait autour de moi qu'elle devait être démolie, et, qu'à sa place, s'élèverait bientôt une basilique romaine. Une basilique ! et pourquoi faire ? pensai-je aussitôt.

voix fraîche et douce se fait entendre : il l'écoute avec recueillement.)

LA JEUNE FILLE.

Le suicide est lâche, il est mieux de souffrir ;
Cependant, quand on souffre, il est beau de mourir.
Orpheline à quinze ans, sans amis, sans famille.
Je demandai mon pain au travail de l'aiguille ;
Il m'en fallait si peu !... Malgré cela, pourtant,
J'en manquais ; le travail n'est pas toujours cons-

tant.

Aux lois de la morale il faut être docile ;
Donc, je demeurais sage.... et c'est bien difficile.
La misère est venue. Hier, en priant Dieu,
J'aperçus deux oiseaux, l'un noir et l'autre bleu.

L'oiseau bleu, m'effleurant de l'aile,
Me dit : — Puisque Dieu te fit belle,
Enfant, pourquoi fermer ton cœur
A ceux que ta beauté captive ?
La marche du temps est hâtive,
Tu végètes, ô sensitive !

Dans ton grenier comme une fleur,
N'es-tu pas en tout accomplie ?
Ariane était moins jolie
Que toi, qui dois briller un jour.
Tu fais un vol à la nature ;
Fuis cette mansarde obscure,
Allons, boucle ta chevelure,
Tes lèvres sont un nid d'amour !...

La vertu qui porte guenilles
Épouvante les jeunes filles.
Tu seras riche si tu veux ;
Bannis cette pudeur mystique,
Et comme la Vénus antique,
Parais dans ce monde érotique
Avec des fleurs dans tes cheveux !

Enfant, la vie est passagère ;
Couvre d'une gaze légère
Tes soins beaux de virginité,
Et bientôt diamant, topaze,
Scintilleront sur cette gaze ;
A tes pieds tomberont en extase
Les mendiants de volupté !...

Et l'oiseau noir, dressant la tête,
Dit, en hérissant son aigrette :
— Enfant, respecte ta candeur !
Ils sont vils les temps où nous sommes :
On t'offrira de belles sommes
Si tu veux écouter ces hommes
Dont l'œil brille à toute impudeur !

Cache ta blonde chevelure,
Vis sans avoir une souillure !
Enfant, si la société
Au lieu d'occuper ton aiguille,
T'offre une émeraude qui brille,
En souriant, ô jeune fille !
Oppose-lui ta chasteté !

Accepte misère et souffrance,
Mais ne vends pas ton innocence.
Blanche brebis du grand bercail.
Si tu meurs de faim, ma colombe,
Tu souffletteras de ta tombe

Ce monde qui chancelle et tombe,
O pâle vierge du travail !

Du soir les ombres accourent,
Et les deux oiseaux disparaissent
Comme un éclair au firmament.
J'étais pâle, froide et livide...
J'entr'ouvris, d'une main avide,
Mon buffet... il était vide !...
Et je sortis furtivement.

(Les yeux de la jeune fille s'éteignent, elle se recouche sur la dalle froide, un sourire semble errer sur ses lèvres.)

POLICHINELLE, la regardant avec tristesse.

Une foule pleine de morgue
Demain encombrera la Morgue,
Avec de grands yeux éblouis.
Pour voir l'enfant. Foule cruelle !
L'un dira : — Dieu le beau modèle !
L'autre : — C'est dommage, elle est belle ;
J'en aurais donné cent louis !

En vain notre foi te dépite,
O société décrépite,
Fait de boue et de métal !
Vieille Lais au cœur de fonte,
Quand la vertu mâle t'affronte,
Tu la laisses choisir, ô honte !
Entre la Morgue et l'Hôpital !...

BARRILLOT.

(Le deuxième tableau au prochain numéro.)

CHRONIQUE LYONNAISE

L'INCIDENT CHARNAL

Un débat très-vif s'est engagé pendant la semaine entre plusieurs rédacteurs de notre journal. Nous n'avons certes pas l'intention de prolonger la querelle, mais on accordera bien que le *Réveil*, partie intéressée à au moins le droit d'en faire le résumé, afin que ses lecteurs puissent prononcer leur verdict en connaissance de cause.

M. Charnal, dans un accès de fièvre chaude (un autre atteint de façon plus bénigne se serait jeté par la fenêtre et on l'aurait plaint), imagine samedi soir d'écrire dans le *Progrès* une lettre dans laquelle il suppose une conduite inqualifiable de la part de M. Debeaucy vis-à-vis de M. Couard, prétendant qu'une insulte aurait été jetée à la face de notre critique théâtral qui ne l'aurait pas relevée ; puis il annonce à tout le peuple que son honneur ne lui permet plus d'écrire dans notre feuille. En même temps, il déclare qu'il retire son feuilleton, la collaboration de ses amis de Paris, qu'il n'a cependant pas eu le temps de consulter, et tous manuscrits par lui déposés. Or, il se trouve que M. Couard n'a nullement insulté M. Debeaucy. Celui-ci répond donc à M. Charnal, toujours dans le *Progrès*, qu'il a menti sur ce point, ainsi que sur cet autre, à savoir qu'il n'a jamais été un rédacteur du *Réveil*, auquel il aurait seulement permis d'insérer son *Angelo* au rez-de-chaussée. Ce n'est pas que notre journal revendique la gloire de la collaboration de M. Stanislas ; mais nous avons été bien aises de l'épithète de menteur appliqué à celui qui se donne les airs de rougir du concours qu'il nous a offert et que nous avons eu le malheur d'accepter.

En résumé la réponse de M. Debeaucy a été digne, énergique, catégorique et si M. Charnal avait été embarrassé pour qualifier la conduite de notre critique vis-à-vis du sous-chef d'orchestre, il a été facile de qualifier la sienne vis-à-vis du *Réveil* : on l'a appelée odieuse, à défaut d'une expression plus accentuée.

Cette réponse se terminait par cette affirmation que M. Debeaucy s'était transporté avec deux de ses amis chez M. Charnal, qui avait condamné sa porte et par l'assurance que celle de son adversaire lui serait ouverte quand il serait disposé à venir demander la réparation des appréciations portées sur son compte.

Vous allez croire peut-être que M. Charnal bondissant de colère sous l'aiguillon du stigmate infligé n'aurait fait qu'un saut jusque chez M. Debeaucy. Foin. Le folliculaire qui ressent si fort les atteintes à l'honneur du journalisme a l'épiderme dur ; d'ailleurs, une autre raison pour laquelle il abandonne à son malheureux sort notre pauvre feuille de choux, c'est parce qu'elle a eu l'audace d'exposer des théories philosophiques en contradiction avec l'orthodoxie de la religion catholique ; or, celle-ci ne commande-t-elle pas le mépris et le pardon des injures. Je suis persuadé que si M. Debeaucy avait eu l'heur de rencontrer son insulteur, l'eût souffleté, il eût, suivant le précepte,

présenté l'autre joue. — M. Charnal ne cède donc pas à ce premier mouvement qui vous eût dirigés, vous autres pauvres hères qui avez oublié les préceptes de l'église de Saint-Stanislas, il a préféré, dans une seconde lettre en réponse à celle de M. Debeaucy, accepter et justifier lui-même l'épithète de menteur et se retourner contre M. Dumolin, avocat, qui n'avait rien à faire dans ce débat, pour l'accuser d'aspirer à fonder une religion nouvelle dans une feuille dont il faisait sa propriété pour arriver à ce but. Cette seconde lettre a été lue et vis-à-vis de M. Debeaucy et vis-à-vis de M. Dumolin. Elle a été conçue dans l'espoir de nuire à la position de ce dernier dans le barreau de Lyon, en faisant supposer qu'il se livrait à des spéculations plus ou moins commerciales. C'est avec l'espoir évident que les magistrats, ses confrères, et ses amis s'en inquiéteraient et qu'il aurait à choisir entre sa profession et son prétendu commerce que M. Charnal a poussé son insinuation méchante.

Notre ami Dumolin s'est vu dans la nécessité d'écrire tant pour confondre son Zoile que pour rassurer ceux de ses confrères que son silence aurait pu inquiéter.

Mais le *Progrès*, qui avait accueilli avec tant d'empressement et de contentement les calomnies de M. Charnal, n'a pas jugé à propos d'en insérer la réfutation. Nous livrons à l'appréciation de nos lecteurs le procédé de ce journal libéral. — Pour mon compte, je ne me contenterai pas plus longtemps oubliant sur la fin mes fonctions de simple chroniqueur chargé de résumer le débat. Je me permettrai de vous donner mon opinion. M. Stanislas Charnal s'est comporté lâchement et le *Progrès* très-loyalement. On a quelquefois l'occasion de s'écrier : les grands hommes se rencontentent et s'entendent, il faut convenir que dans cette affaire deux petites gens se sont également entendus et rencontrés.

P. S. A l'instant nous lisons dans le *Progrès*, qu'une seconde lettre ayant été publiée par M. Debeaucy, M. Charnal s'est décidé à lui envoyer ses témoins.

Si le couvent de l'Assomption à Sainte-Foy possède une robe sainte qui guérit les entorses, Notre-Dame-de-Buglose est propriétaire d'une source dont l'eau opère de façon à désespérer la science et la raison. Le *Courrier de Dan* nous avertit que, d'après le rapport d'un prêtre de la paroisse, il y a eu ces jours derniers une série de miracles. Une novice du couvent des Ursulines à Padeaux a été radicalement guérie d'une carie des os par une compresse de ce liquide divin. Des aveugles sont devenus clairvoyants, des boiteux ingambes. On expédie en France et à l'étranger par panier de 10 bouteilles au moins. On est invité à s'approvisionner avant l'été ; car pendant les sécheresses on ne pourra plus répondre à toutes les demandes. — Enfoncez la Salette !

Me Hébert a passé la semaine au Palais-de-Justice de notre ville, plaçant au nom du Crédit foncier un procès d'ailleurs très-peu drôle et trop scientifique pour que nous nous risquions à le résumer. Constatons seulement que le barreau de Lyon se serait respectueux et sympathique à l'entour de l'illustre confrère qui, après avoir déposé la simarre sans regret a repris sans morgue la robe d'avocat.

Mardi dernier on jugeait à la police correctionnelle un jeune employé de la préfecture prévenu de s'être approprié par un faux le montant d'un mandat. C'était un ex-officier de l'armée, ayant donné sa démission pour épouser une jeune fille qui ne devait pas lui apporter la dot exigée par les règlements militaires. Entré dans les bureaux de la préfecture aux modiques appointements de 4,200 fr. qui devaient entretenir un ménage dans lequel lui seul travaillait, il avait renforcé les rangs de la misère en habit noir. Dans un moment d'égarement, il a oublié un passé honorable et compromis son avenir. Un jeune avocat a prononcé dans cette triste affaire une plaidoirie très-généreuse qui a attiré sur son client l'indulgence du tribunal et la sympathique commisération du public. J'ai rapporté de l'audience cette impression qu'il n'était pas permis à tout le monde d'épouser une jeune fille n'ayant rien et ne sachant rien.

L'exposition ouvrira-t-elle ses portes le 1^{er} avril ? Les uns disent que oui, quelques-uns parient que non. A ce propos, nous nous bornerons à remer-

cier la Compagnie de la Méditerranée des avantages nombreux et variés qu'elle nous offre pour nous transporter. Si j'étais elle je préviendrais le blie que le prix des places sera augmenté à raison de la cherté des vivres pendant toute la durée du concours universel. Qui pourrait trouver cela mauvais. Quand on a un monopole c'est pour en jouir.

Voici les principaux passages de la lettre dont M. Dumolin n'a pu obtenir l'insertion dans le *Progrès*, malgré une sommation faite par huissier.

« Monsieur le rédacteur en chef du *PROGRÈS*.

Si vous éprouviez le besoin de distraire vos lecteurs des graves préoccupations politiques du moment, vous auriez pu trouver sans trop vous fatiguer l'imagination un moyen plus digne autre que la publication de la lettre injurieuse de M. Charnal contre M. Debeaucy, et par contre-coup contre la rédaction du *Réveil*.

L'empressement avec lequel vous lui avez donné asile est fort regrettable, vous en conviendrez.

A quel titre m'introduit-on dans la mêlée et que me veulent ces messieurs ?

Je sais qu'on peut tout attendre de certains caractères, mais je ne puis supposer qu'ils seraient capables de se plaindre de ma personne et de mes actes à leur égard.

Je comprends leur embarras. Depuis deux mois ils veulent fonder un journal genre Guignol et autres, et ils trouvent que le *Réveil* les gêne. Il fallait imaginer un prétexte pour désertir, et on s'est demandé si par la même occasion, à l'aide d'un petit scandale on ne pourrait pas faire évaporer la feuille.

On a bien essayé d'adresser à la rédaction des articles qui devaient infailliblement amener une condamnation et une suppression, mais la rédaction qui a gardé les manuscrits s'est dispensé de les faire insérer.

C'est alors, qu'après une longue conférence, nos intimes, ne trouvant rien de mieux, ont saisi le prétexte d'une discussion artistique entre M. Debeaucy et M. Couard, pour faire éclater la bombe. Et M. Charnal avec ce fracas de réclame dont son génie littéraire ne peut se passer a annoncé à grand'orchestre qu'il se retirait avec armes et bagages, de la rédaction du *Réveil*.

Il le fallait bien puisque l'heure était venue de donner l'enfantement à la feuille nouvelle.

Mais quand pour arriver à son but, on se permet publiquement l'insulte, il faut ou la désavouer complètement, franchement, loyalement ou il faut en accepter les conséquences.

M. Charnal n'a su faire ni l'un ni l'autre.

Suit le récit des faits inutiles à reproduire après le compte-rendu qui précède.

M. Charnal a senti le besoin de détourner l'attention publique de M. Debeaucy.

Seulement pourquoi essaye-t-il de la reporter sur ma personne ?

Si le monde des journalistes ou des artistes se préoccupe de M. Charnal, ce que j'ignore, il s'inquiète fort peu de savoir si j'ai été pour quelque chose dans la fondation du *Réveil* ; et il lui s'ra assez difficile de comprendre comment ma participation à la rédaction a pu autoriser les lettres de MM. Charnal et Duvan-Ducisay.

Mais ce qui paraîtra tout à fait une énigme, c'est le soin que prend M. Charnal à persuader qu'il n'est pas mon obligé.

Voudrait-il par hasard donner à entendre que c'est moi qui suis le sien.

La mémoire et quelquefois bien fragile. Du temps de *Gnafron*, il n'y avait pas d'épithète assez élogieuse pour l'avocat défenseur. Je ne suis plus aujourd'hui qu'une espèce de fou travailleur du désir immodéré de doter l'humanité d'un nouveau culte.

Et dire que sans la perspicacité de M. Charnal et ses charitables avertissements, ma barbe serait exposée à faire des siennes et l'humanité se trouverait compromise.

Il est vrai que l'auteur de *Satan spiritite*, qui lui aussi ne manque pas de barbe a de l'expérience en pareille matière.

Et bien ! que l'humanité se rassure, la folle ambition d'attacher mon nom et ma barbe à un

Près des forêts, témoins de ma naissance, il y a des hommes aussi qui ont un Dieu qu'ils adorent et prient, leur vœux sont, comme les vôtres, entendus et exaucés, et, cependant, là, pas de cathédrales, pas d'églises, pas même la plus petite chapelle. Point n'est besoin pour eux de dorures, de charnières, de broderies et de diamants, et pourtant leur prière est plus ardente, leur foi plus vive, leurs accents plus enthousiastes et plus religieux. J'aimerais à voir les nations civilisées aussi véritablement poétiques que ces peuplades à demi-sauvages.

Il m'a paru alors que la nécessité de démolir l'Alcazar pour, sur ses ruines, élever un temple expiatoire, ne devait être rien moins que démontrée. Ce ne sont pas les emplacements qui manquent dans le quartier. J'ai remarqué qu'il y en avait un tout trouvé, en face, sur ce côté de la place des Hospices qui contemple l'hôtel Villa ; les deux monuments se regardant, se narguant même quelque peu, formeraient un contraste piquant et instructif pour les volatiles philosophes.

Je compris ensuite que, dans cette trop dévote ville de Lyon, les catholiques possédaient la richesse qui donne la puissance, et que, puis-ils avaient résolu de priver une ville entière

d'une salle presque unique en son genre, les amateurs de la danse seraient bien obligés de s'y résigner. Lors ces danseurs avinés qui m'avaient, tout d'abord, paru peu séduisants, commencèrent à m'intéresser.

J'en étais là de mes réflexions, quand une sorte de Scapin (costume à raies jaunes et noires), se ruant sur notre groupe, vint les interrompre d'une façon inattendue, juste au moment où Zora murmurait à l'oreille d'un Arlequin ces mots qui me donnèrent à réfléchir : « Demain soir, à dix heures, au *Café des Deux-Mondes*, n'oubliez pas le champ... je l'adore. »

Par suite, soit de la chaleur, soit d'un calcul diabolique de l'Arlequin fut-il que je gênais sans doute, je me trouvais, en ce moment, libre de ma personne. Séparé de ma maîtresse par l'algare de cet affreux Scapin, je pris mon vol vers la coupole ; mais l'éclat du lustre et l'air vicié que je respirais, — résultat des émanations délétères de mes danseurs affolés, — me donnèrent le vertige, et je tombai demi-asphixié sur les genoux d'un particulier en habit noir, assis à la galerie supérieure.

Habit rapé, longue barbe, regard vague, figure méditative, ce ne pouvait être qu'un poète, et nous allions nous entendre ; je bénis le sort d

m'avoir fait tomber entre ses mains. Lui me ramassa, me chatouilla sur la tête et me baisa. « Vois, pauvre petite créature, dit-il, sans penser que je pouvais le comprendre, vois la bizarre cohue de ces pantins qui grouillent au-dessous de nous. Leurs bras s'agitent, leurs jambes titubent, ils poussent des cris inconnus de leur voix la plus éraillée ; ils se pressent, se bousculent et s'injurient à l'envi ; leur foule barriolée va, vient, se précipite et revient sur ses pas pour courir de nouveau et rétrograder encore. Ces gens-là ont l'air de s'amuser énormément ; je parie, malgré cela, que neuf sur dix, au moins, ne savent sur quel pied danser. — Ceci est une figure.

« Se couvrir de haillons ou d'oripeaux, se tremousser deux à deux ou quatre par quatre, vider de petites ou de grandes bouteilles, gouailler les hommes et tutoyer les femmes, se mettre en sueur et prendre la fièvre en sortant, telle est l'occupation de ces êtres livrés. Rien n'est plus ridicule, et cependant je comprends leur folie. Par moments, lorsque l'archet de Jandard ou de Lamotte siffle, le signal excitant de la cadence diabolique, des éblouissements me prennent. Les reflets du lustre, les diversités de costumes, les élans de l'orchestre, les épaules des femmes, la désinvolture élégante de quelques masques masculins, le bruit, le vin,

la chaleur, tout se réunit pour me monter au cerveau. La fumée des désirs m'environne petit-à-petit, me prend à la gorge et finit par me gripper complètement ; je sens bien que le lendemain je rougirai de moi-même, mais la tentation est plus forte, et, sans réfléchir davantage, je m'é lance dans le tourbillon. »

Ce disant, il s'élança dans le jardin, et je le vis quelques instants plus tard, valser avec frénésie.

O poètes ! pauvres enfants perdus de la sagesse humaine, composé mystérieux d'exaltation réaliste et d'aspirations divines, les oiseaux valent mieux que vous !

A la sortie, je retrouvai Zora. Elle s'éloignait, donnant le bras à son seigneur et maître, mais lançant un signe d'intelligence à l'Arlequin qui souriait gracieusement.

Je vous ferai connaître le résultat.

COURCOUR.

Pour copie conforme : Alfred Debeaucy.

nouveau culte, n'a jamais germé dans mon cerveau. Et si telle était la pensée du *Réveil*, je ne participerais pas à sa rédaction.

Je trouve qu'il y a certes bien assez de cultes comme cela.

Après m'avoir désigné comme le pontife barbu d'une nouvelle religion, l'intelligence diplomatique et le bon cœur de M. Charnal ont entrevu qu'il pourrait se procurer le plaisir de porter préjudice à l'avocat, ancien défenseur du journaliste, s'il proclamait à tous que je suis le propriétaire réel de ce journal.

Et il n'a pu résister à tant de bonheur. Ce sont de nobles sentiments, une généreuse manière d'agir.

Et il recevra les félicitations de l'opinion publique.

Tout le monde sait que le *Réveil* est une publication d'amateurs, qui n'ont jamais songé à faire une spéculation, une exploitation commerciale. M. Charnal lui-même le reconnaît quand il déclare que les articles donnés par ses amis et par lui ont été remis gratuitement. Le journal a d'ailleurs un gérant responsable qui s'occupe exclusivement de la partie matérielle et de tout ce qui pourrait paraître mercantile dans la publication.

Avoir fait imprimer quelques articles moins que gratuitement, comme le font souvent beaucoup d'auteurs, voilà quel a été mon rôle. Et malgré les insinuations de M. Charnal, la conscience la plus sévère ne verra dans ce fait rien de compromettant.

Que maintenant ces messieurs critiquent tant qu'il leur plaira le journal dont hier encore ils faisaient l'éloge, et la prose que je pourrai avoir occasion d'y insérer, nul ne s'en émouvra. Quand le fondateur du *Gnafron* est assez bien inspiré pour appeler le *Réveil* une feuille de chou, ce n'est pas à nos dépens que le public a envie de rire.

Mais ne venez pas dire que le *Réveil* ne devait être au début qu'un journal artistique et littéraire. Vous recevriez immédiatement un démenti. Dans l'impossibilité où vous êtes d'expliquer votre retraite vous n'avez rien su imaginer de mieux que de mettre en avant une prétendue transformation qui se serait accomplie dans les idées philosophiques et religieuses du journal, malheureusement il n'est pas aussi facile que le pensent ces messieurs de donner le change.

Le programme publié par le *Réveil*, dans son premier numéro, existe et on saura bien le relire s'il le faut. Et M. Duvand n'a sans doute pas oublié qu'il a coopéré à sa rédaction, qu'il l'a approuvée et qu'il était le premier à proclamer la libre discussion en matière philosophique et religieuse.

Il ne se donnait certes pas alors comme un catholique fervent. — Mais les secours de la grâce et les nécessités d'une double profession !...

Quant à M. Charnal, il est venu spontanément apporter sa collaboration au *Réveil*, sans y avoir été sollicité. Il en connaissait alors parfaitement toutes les tendances. Et il y a eu plutôt à modérer à ce point de vue l'ardeur de l'écrivain et le langage de ses articles qu'à l'exciter. C'est lui qui a publié la pièce de vers intitulée le *Christ et Rome* et il est l'auteur d'un autre article inédit : *Catholicisme et Protestantisme*, dont le manuscrit a été remis depuis longtemps déjà au *Réveil* et qui n'est pas précisément inspiré par les idées de l'orthodoxie chrétienne. Reste à relever une dernière phrase dans la lettre de M. Charnal.

Après avoir reconnu qu'il ne peut donner à qui ce soit des leçons de courage et de dignité, il ajoute :

« Mais j'ai toujours tenu à éviter, à mon honnabilité certain contact. »

Que veut-il dire et à qui s'adresse-t-il ? L'injure est toujours une lâcheté ; mais l'injure énigmatique, l'injure que rien n'a provoqué est triplement coupable.

M. Charnal sera aux noms de tous les rédacteurs appelé à s'expliquer ailleurs que dans un journal et les mandataires du *Réveil* sauront bien se faire ouvrir la porte de son domicile (1).

Je regrette, monsieur le rédacteur, cette trop longue lettre. J'ai certainement mieux à faire qu'à entretenir le public de ma personne et de semblables débats. Et si mes amis avaient pu croire que je pouvais me dispenser d'écrire, je me serais abstenu avec plaisir surtout en ce moment où ma santé ne me permet pas même tout le travail utile nécessaire.

Agréez, monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma considération.

Signé : DUMOLIN.

Un dernier mot :

M. Duvand se permet d'insinuer que les inspirations de la réponse de M. Debeaucy à M. Charnal ne doivent pas lui être attribuées.

Cette fois encore son habile perspicacité a été trop clairvoyante. En pareille circonstance, les hommes de cœur n'ont besoin d'aucun secours. Je regrette que M. Duvand ne sache pas le comprendre.

Mais M. Charnal avait peut-être besoin de cette insinuation d'une part pour excuser sa reculade et d'autre part pour expliquer mon incompréhensible mise en cause.

Alors M. Duvand est un ami bien dévoué !!!

Que ces messieurs sachent que je ne consentirais jamais à faire subir par personne les infortunes de mes *élucubrations* (style Ducisay), pas plus que la responsabilité de mes actes.

Quand j'ai à m'adresser à eux je ne me cache pas derrière une signature prête.

Leur présomption peut faire rire, mais ils ne font pas peur.

En résumé, M. Charnal, qui pouvait se retirer de la rédaction du *Réveil* à volonté, qui n'y était attaché par rien, pas même par les sollicitations de ses collaborateurs, ne convaincra personne

qu'il ait été dans la nécessité de publier une lettre injurieuse en attaquant de préférence M. Debeaucy.

Ce moyen sera nécessairement apprécié par tous comme le résultat d'un odieux calcul, d'une machiavélique combinaison.

Nous recevons de M. Barrillot la lettre suivante :

« Messieurs,

« J'ai lu dans le *Progrès*, de Lyon, l'affaire de Charnal. Comme j'ai le bonheur de n'appartenir à personne et de n'obéir qu'à ma conscience, il a eu tort de dire que je me retirais du *Réveil* sans m'avoir consulté. Etant en communion d'idées et de principes avec cette feuille, j'y collaborerai autant que cela pourra vous être agréable.

« Recevez, etc.

« BARRILLOT. »

M. Aristide Frémine a bien voulu également nous assurer qu'il désirait que le *Réveil* continuât malgré les querelles et les déclarations de M. Charnal la publication de la *Vie d'Armand Le Bailly*.

Et les lecteurs voudront bien remarquer que cette lettre de M. Barrillot et cette déclaration de M. Frémine ont été entièrement spontanées de leur part.

LA GLOIRE DES CHARLATANS

PARADE

Le théâtre représente la place de Venissieux. Sur la place, une voiture ; dans la voiture un charlatan ; derrière le charlatan, son pitre qui bat de la grosse caisse. — Femmes, hommes, auvergnats et autres naturels du lieu entourent la voiture.

— En avant, Vert-de-Gris.

Dzimm, dzimm, boum, boum.

(Air du *Casque à Mengin*).

Accourez tous, et me prêtez l'oreille.

(Beuglant.) C'est... moi que j' suis la gloire.

La gloire, la gloire.

Oui, moi que j' suis la gloire

Des charlatans.

— Habitants de Venissieux,

— Ce n'est pas la première fois que, sans la permission de M. le Maire, j'ai l'honneur de me présenter devant vous.

— Qui ne se rappelle les beaux jours de mon petit journal.

— Cet âge d'or... *viétan* va renaître, me voilà de retour parmi vous. — Que c'est comme un bouquet...

— Demandez plutôt à Lazarille.

— Saluez, Vert-de-Gris.

— Mesdames et Messieurs : mes secrètes affinités, avec votre manière de faire, me sont un sûr garant de l'avenir.

— Vous m'avez toujours eu en bonne odeur de saleté.

— C'est donc sous l'empire... de ces nobles sentiments que j'ai l'honneur de vous informer, qu'il va paraître, trrrrrr-incessamment, dans la bonne ville de Lyon, une nouveau petit papier-journal, étonnant, merveilleux ! *superlifichicocandart !! CARNAVALESQUE !!!*

— Demandez plutôt à Lazarille.

— Saluez, Vert-de-Gris.

— Cette noble feuille, qui continuera comme par le passé à puiser ses grasses inspirations dans vos fertiles campagnes, est destinée à écraser toutes ses rivales, présentes et futures.

— D'ailleurs le besoin s'en faisait sentir.

— Demandez plutôt à Lazarille.

— Saluez, Vert-de-Gris.

— Vous connaissez tous le proverbe :

« Dis moi, de quelle matière tu te sers, je te dirai qui tu es. »

— Mon journal se servira toujours de matières premières... ou dernières.

— Le trouper en permettra la lecture à sa cuisinière, et le chiffonnier à son adorée belle de nuit.

— Mais, ce n'est pas tout, car ce petit papier,

une fois lu, peut encore, dans les besoins journaliers et les lieux communs de la vie, rendre d'utiles services à l'humanité souffrante (1).

— Tous, vous goûterez mon journal, et après l'avoir lu vous vous lècherez les doigts.

— Avancez ici, Vert-de-Gris, et ôtez votre masque ; je vais vous présenter à l'honorable assemblée.

Mesdames et Messieurs, vous avez devant vous mon second, un *pitre* unique en ce genre, une vraie célébrité. Je l'appelle *Pipe-en-Bois* quand je ne puis pas faire autrement.

— Saluez, Pipe-en-Bois... faites une risette à l'aimable Société.

— Montrez... votre superbe dentition !!... bien... A présent, remettez un de vos masques, n'importe lequel, ils sont connus, et reprenez votre caisse.

— Admirez, Mesdames et Messieurs, sa belle prestance, son courage et sa fierté.

— Sous son nouveau costume, rien ne sera sacré pour lui. Un vrai sapeur... *moins la barbe*.

— Ce sera la lanterne magique de la littérature.

— Hé bien ! habitants de Venissieux, cette merveille... ne coûtera que la bagatelle de dix centimes, deux sous par personne, deux simples sous. Venez ! venez !!

— Pour plus de renseignements s'adresser chez moi

Vase dans l'allée.

— Mais... allez-vous me dire, toi qui *blagues* tant, dis nous au moins à quoi on reconnaîtra ce prodige ?

— A l'odeur, Mesdames et Messieurs, rien qu'à l'odeur, et au goût... qui présidera à sa confection. Mais, pour plus de sûreté et afin d'éviter de fâcheuses méprises, d'immenses affiches annonceront l'arrivée de ce phénomène, auprès duquel *Gnafron* sera pudique et *Guignol* discret.

— Demandez plutôt à Pipe-en-Bois.

— Saluez, Pipe-en-Bois.

— Admirateur passionné des vases sacrés, j'ai toujours su tenir haut et ferme, le drapeau... que vous savez.

— En avant, Pipe-en-Bois, et du chien.

Dzimm, dzimm, boum, boum.

(Beuglant.) C'est... moi que j' suis la gloire,

La gloire, la gloire,

Oui, moi que j' suis la gloire

Des charlatans.

Est-ce assez clair.

FRANTZ.

(1) L'auteur a été obligé de changer son style pour traiter le sujet. — N. D. R.

VIE

D'ARMAND LE BAILLY

Autour d'Italia mia, des Chants du Capitole, d'une vie d'Hégésippe Moreau, etc., etc.

Décédé à l'hôpital Necker, le 4 septembre 1864

(Suite.)

III

Le principal corps de logis du petit-seminaire de Muneville se composait d'un château bâti vers la fin du règne de Louis XIV ou sous Louis XV, du reste sans caractère. L'aile gauche subsistait, l'aile droite avait été abattue ; à sa place et dans le prolongement de la façade s'élevait un vaste bâtiment, tout récent, à plate-forme, à deux étages, formant trois dortoirs avec le rez-de-chaussée. Une longue cour régnait devant ces constructions ; bornée du côté gauche par l'aile restante de l'ancienne habitation, elle l'était à droite par une autre construction bases, que de larges fenêtres cintrées et peintes en blanc, éclairaient : c'était la chapelle, c'était aussi l'étude des grands, des élèves, fort nombreux, qui faisaient leur rhétorique ou leur philosophie et allaient entrer au séminaire de Coutance. Aux heures des offices, on enlevait une cloison mobile isolant l'autel et le sanctuaire, on rangeait les pupitres et les tables de travail contre les murs, et la salle d'étude devenait une nef où nous nous placions tous. Quelques sapins dominaient la chapelle, leurs troncs s'élevaient derrière elle, dans une petite cour où jouaient les plus jeunes élèves ; un mur, partant de l'aile gauche du château et allant rejoindre la chapelle, formait la grande cour. De l'autre côté du mur passait un

chemin fréquenté par les gens du village. Des fenêtres du séminaire on voyait, par-dessus ce chemin, une ferme appartenant à la maison, un étang et un colombier, au bord des prairies.

Tout cela, l'ancienne habitation, les dortoirs, la chapelle, bâtiments vieux et nouveaux où se pressaient, un peu à l'aventure, chambres des professeurs, classes, études, réfectoires, tout cela était terne, fait de pièces sans cachet, sans couleur ; mais un esprit facile et doux vivifiait cette résidence de religion et d'étude. Et puis, il y avait derrière la maison de magnifiques jardins : c'étaient ceux du château et d'autres tout modernes que l'on avait dû établir pour les besoins d'une communauté nombreuse. Les premiers, coupés par de vastes allées, servaient de lieu de récréation. Remplis de rosiers, d'oeillets, de giroflées, de ravenelles, de massifs de cythes, de sorbiers, d'acacias, de séringats, ils embaumaient l'air et l'on y jouait dans les fleurs. Des terrasses les séparaient des jardins potagers qui les enveloppaient de toutes parts. Sur ces terrasses, d'énormes tilleuls formaient des dômes verts ; sur la gauche, en tournant le dos à la maison, il y avait une allée ombreuse entre deux haies de charmes, où les professeurs aimaient à dire leur bréviaire. De l'autre côté des terrasses s'élevaient de vastes plantes de légumes, des pépinières, puis, tout autour du séminaire et de ses dépendances, des champs de pommiers, des futaies de hêtres, la campagne normande à perte de vue.

Vers le haut des jardins, sous l'ombre douce des tilleuls, l'on apercevait une grande statue de la Vierge, montée sur un piédestal élevé. Blanche et souriante, elle étendait ses bras vers la maison et ses hôtes et, dans la pensée de ceux qui l'avaient mise là, protégeait la jeunesse et ses jeux. La Vierge de Muneville, ceux qui l'ont vue alors s'en rappellent souvent ! que de cantiques ses enfants lui chantaient en mai, tête nue et rangés autour d'elle ! Tranquille, au milieu de ses arbustes et de ses roses, au bien étourdie par le tapage et les cris des écoliers, elle était là, jour et nuit, toujours bonne, dans les feuilles d'automne qui tombaient sur elle et dans les feuilles et les parfums du printemps. Entre les récréations, aux heures paisibles où les professeurs travaillaient dans leur chambre et les élèves dans les études, une vie nouvelle, active et silencieuse se répandait sur les jardins recueillis. Les gazons verdoyants se redressaient ; les fleurs, dégagant leurs têtes peureuses blotties sous les feuilles, se mouvaient au jour ; les papillons revenaient voler sur elle ; le murmure long et doux des abeilles renaissait ; quelques oiseaux chantaient çà et là, sans troubler le silence harmonieux des choses ; la lumière dormait sur les arbres et les toits, et tout là-haut, le ciel large et bleu souriait sur cette maison vraiment bénie.

Aristide FRÉMINÉ.

(La suite au prochain numéro.)

SOCIÉTÉ DES AMIS-DES-ARTS

CONCOURS DE FLEURS, ORNEMENTS, LITHOGRAPHIE, etc.

L'exposition vient de finir. Dans quelques jours le jury sera appelé à statuer sur les différents concours que la Société donne chaque année, et auxquels elle consacre une somme de cinq mille francs.

La bienveillante protection qu'elle témoigne aux jeunes artistes lyonnais m'engage à lui présenter à ce sujet quelques observations que je crois utiles.

Nourri dans le sérail j'en connais les défauts.

En les signalant, je lui donnerai l'occasion de les faire disparaître.

Une décision injuste ou malheureuse amène vite le découragement dans ces jeunes têtes d'artiste, peu habituées encore aux déceptions sans nombre de leur carrière.

Le *Réveil*, qui ouvre avec empressement ses colonnes à tout ce qui, à un titre quelconque peut intéresser, les arts et les artistes, serait heureux de contribuer à fortifier le courage de ces jeunes champions d'un art si élevé et pourtant si ingrat.

Première observation.

La commission ne s'inquiète pas assez de la sincérité des concours présentés.

Ces derniers étant libres, les concourants de l'Ecole l'exécutent sous les yeux de leurs professeurs. Ceux du dehors font comme ils peuvent. Loin de tout guide, de toute surveillance, de tout encouragement.

Mais aussi qu'arrive-t-il ?

(1) M. Charnal a affirmé que sa réflexion ne s'appliquait qu'à son adversaire M. Debeaucy.

L'élève, qui, seul chez lui, sans conseils, sans modèle, sans maître, travaille, trime sans relâche et parvient enfin, après de longs et laborieux efforts, à donner un concours, qui peut être très-critiquable, mais qui au moins a un mérite, celui d'être entièrement fait par lui, cet élève a sur ses rivaux une incontestable infériorité.

Le concourant de l'École, qui travaille sous la direction du professeur, non-seulement est encouragé, conseillé, arrêté quand il se fourvoie, mais encore le professeur peut à l'occasion (ce qui arrive souvent), retoucher de sa main, les parties qui lui paraissent défectueuses, et qui, grâce à la retouche, deviennent les meilleures.

Le jury qui ne sait rien, ou qui n'a rien voulu savoir, donne le prix à celui qui lui semble le mieux réussi; et le malheureux artiste qui a beaucoup travaillé, beaucoup perdu de temps et par conséquent d'argent (car il y en a parmi eux qui sont obligés de gagner leur vie d'abord, et de faire de l'art ensuite) se trouve déçu.

Il serait pourtant facile à la commission, une fois avertie, de faire disparaître cette espèce de fraude, en s'informant un peu, et en contrôlant attentivement pour chaque élève toutes les parties qui composent son concours.

Deuxième observation.

Un jugement artistique est selon moi une action tellement importante, que la Société des Amis-des-Arts ne saurait être trop sévère pour le choix des membres qui doivent composer le jury.

Ce jury a-t-il toujours été compétent?

Non, car je lui ai vu commettre, et à plusieurs reprises, les plus grosses erreurs qu'on puisse rêver; ce qui n'a rien d'étonnant (à deux ou trois exceptions près), car il se compose presque toujours d'hommes étrangers aux matières qu'ils ont à juger.

Aussi l'élève trouve-t-il peu équitable d'être ainsi à la merci d'épiciers ou de teinturiers, qui n'y voyant que du bleu, discutent et tranchent une question d'art comme ils le feraient pour une caisse de savon ou une balle de soie.

M. Desjardin, placé à la tête du jury, est incontestablement digne de cet honneur; c'est un artiste de talent; mais chaque homme, chaque artiste, a ses idées à lui, son style préféré, sa manière de faire, de procéder; et malgré lui, il se sent porté vers l'œuvre qui se rapproche le plus du genre qu'il affectionne, et quand, du haut de son titre d'architecte de la ville, M. Desjardin donne son avis bon ou mauvais, la plupart de ses collègues, avec un ensemble merveilleux et sans consulter l'opinion qu'ils pourraient avoir, s'empressent d'être de cet avis. Ce qui donnerait à penser que ce jury ne se compose que de son chef, les autres sont (exception gardée) des moutons de Panurge.

Je ne parle pas du parti pris, ce retranchement contre lequel il n'y a pas de discussion possible.

Lésé dans ses intérêts, dans son avenir, dans son amour-propre, l'élève ne croit pas à une erreur, il est persuadé qu'il y a eu injustice, il est découragé.

Le remède serait bien simple, et voici comment j'organiserais les choses, si j'étais M. Thierry Brölemann :

1° Un classement provisoire serait fait par les concourants eux-mêmes.

Il n'y a pas de meilleur juge que l'élève,

Ayant étudié à fond le sujet en litige, il en connaît les détails, les difficultés, et, par conséquent, nul mieux que lui ne peut se rendre compte si ses difficultés ont été réellement vaincues. Ce serait d'ailleurs, leur donner une mesure de l'exclusion de toute faveur;

2° Le jury choisi exclusivement parmi des artistes;

3° Enfin, un second jury entièrement étranger au premier, sans connaître le classement précédemment fait, aurait à statuer de nouveau.

Si le premier jugement a été consciencieusement rendu, il doit s'accorder en tout point avec le second.

Il ne peut y avoir en pareille matière qu'une seule opinion, parce qu'il n'y a qu'une manière de bien juger. Et si par hasard il y avait divergence, les deux jurys se réuniraient pour la faire cesser.

JULES SÉVÈRE.

THEATRES DE LYON

Le quatrième acte de l'*Africaine* nous retrouve dans l'île de Madagascar, au milieu des sujets dévoués de Sélika I^{re}, occupés à fêter de retour de leur souveraine. Loin de moi la pensée de calomnier Madagascar, mais je doute que le ciel en soit aussi pur, le climat aussi magnifique, l'atmosphère aussi enivrante que Meyerbeer et Devoir veulent nous le faire entendre. J'avoue pourtant que, si c'est une tromperie, elle est plus excusable que celle qui consiste à habiller en mendiants d'un costume uniforme, les seigneurs de la cour de François I^{er}, ou de celle de Louis XIV, comme cela se passe dans les grands ouvrages du répertoire courant.

Au lever du rideau, le grand brahmine et les prêtres chantent l'invocation aux dieux indiens, conception large et grandiose dont la concision augmente encore la majesté; ce morceau revient plusieurs fois dans le courant de cet acte. Mais le cortège de la reine s'avance, et les chants sont interrompus. C'est la marche indienne, chef-d'œuvre immortel du plus coloriste des maîtres. Sauvages, bayadères, guerriers nègres, cymbaliers, amazones, défilent tour à tour, et l'entrée de chacun de ces corps coïncide avec une mélodie nouvelle, toujours admirablement appropriée à leur caractère. Puis Sélika paraît, portée sur un palanquin par quatre esclaves et suivie de Nélusko. Avant de procéder à son couronnement, le grand-brahmine lui rappelle qu'elle doit jurer que jamais, sous son règne, aucun étranger ne mettra le pied sur le sol de la patrie sans être égorgé. Debout au fond de la scène et dominant de toute sa hauteur la foule qui l'environne, Sélika prononce le serment solennel; alors les danses recommencent, l'allégresse éclate, les guerriers brandissent leurs armes, et tous ensemble saluent par trois fois la reine et l'entrée du temple.

L'orchestration de cette marche est une merveille. Dans les villes qui n'ont pas de ballet à leur disposition, le régisseur pourra sans inconvénient faire descendre un nuage des cintres, et les spectateurs assisteront facilement en imagination au défilé féerique que M. Vincent a réglé avec une intelligence et un goût que je ne lui avais pas supposés jusqu'ici. Le *pizzicato* final, l'entrée des amazones et l'accompagnement des saluts d'ensemble sont surtout exécutés avec une précision, sinon surprenante, tout au moins inusitée. J'ai remarqué quelque part dans ce quatrième acte une rentrée de trombones qui m'a fait plaisir; ces messieurs ont tellement l'habitude d'exagérer le ton cuivré de leurs instruments, qu'on aime à constater un progrès dans le sens contraire, en les invitant à persévérer. On a adjoint à l'orchestre pour la marche indienne, une fanfare militaire, qui joue dans la coulisse. Pendant que Sélika va renouveler à ses dieux le serment fait à son peuple, Nélusko donne l'ordre d'égorger tous les blancs pris à bord du vaisseau amiral. Mais Vasco échappe aux poignards indiens, il visite avec enthousiasme ces lieux enchantés qu'il considère déjà comme siens, il s'enivre de leur possession. O désillusion! des sauvages armés jusqu'aux dents l'entourent et le massacraient sans pitié si la reine n'arrivait à temps pour le sauver. Je voudrais voir M. Wicart précipiter un peu plus le mouvement et saccader davantage au début le récit avec chœur : *Conduisez-moi vers ce navire* dont il détaille avec beaucoup de charme le final.

Entourée par les brahmines qui lui rappellent son serment, Sélika déclare que Vasco a sauvé son honneur, et qu'en retour elle lui a donné sa main; il n'est donc pas un étranger. Nélusko, la rage dans le cœur, altéré de vengeance, tout comme le Pâtissier de la Lune, confirme les assertions de sa souveraine. Ici se place un andante : *L'Avoir tant adoré*, dont l'accompagnement en sourdine mérite d'être cité. La voix douce et harmonieuse de M. Méric se prête admirablement à ce genre de morceaux; en revanche, la malédiction qui suit manque un peu de force et d'ampleur, chantée par cet artiste. Tout se prépare alors pour la consécration officielle de ce mariage, et les deux époux, laissés seuls, chantent cet admirable duo d'amour qui laisse bien loin derrière lui tout ce qui a été fait dans ce genre, hormis peut-être celui du quatrième acte des *Huguenots*. M^{me} Meillet est admirable : énergie, passion, poésie, style, cette éminente artiste possède tout; elle est aussi réellement dramatique que les plus grandes tragédiennes, et le rôle de Sélika lui vaudra certainement une place parmi les premières célébrités artistiques. M. Wicart aussi est excellent dans ce passage, et je ne vois réellement à lui reprocher qu'une prononciation à la Dupuis qu'il n'a pas assez cherché à corriger.

L'acte finit par un chœur dansé très-original, pendant lequel deux jeunes filles voilent de gaze la nouvelle épouse et la conduisent dans la chambre nuptiale. Au moment où elles reviennent chercher Vasco, la voix d'Inès se fait entendre; il reste alors un instant immobile à la même place, et comme pétrifié, puis s'élance du côté d'où la voix est sortie.

Le quatrième acte est le plus beau. Il faudrait tout citer pour n'être pas injuste, et la place dont je dispose ne me suffirait pas. Ce

qu'on peut y admirer surtout, c'est cette science merveilleuse de l'orchestration, ce fini des moindres détails qui constituent le chef-d'œuvre. La splendeur des décors n'a pas peu contribué à faire apprécier la partition de l'*Africaine*; cela est peut-être malheureux à dire, mais il faut bien que cela soit vrai, puisque le *Pardon de Ploërmel*, une œuvre immense, n'a pas eu même un véritable succès d'estime. Je ne désespère pas, néanmoins, du goût public, et c'est en le forçant, par les beautés de la mise en scène, à se rendre à la représentation des grands ouvrages qu'on l'amènera peu à peu à les apprécier.

Jeudi dernier avait lieu, au Grand-Théâtre, la première représentation de *le Canotier*, un de ces ballets pour rire dont M. Vincent inonde notre scène. Le scénario est à peu près nul; cependant on doit constater qu'il y a progrès et que, surtout venant après *Bakbak*, il pouvait intéresser le public. La musique est d'un de nos jeunes compatriotes, M. Pichoz, qui n'a pas encore tout à fait accompli l'âge voulu pour être électeur. J'ai été surpris agréablement par cette petite composition; je ne m'attendais pas à rencontrer chez un débutant autant de science de la fugue et de l'orchestration.

La mélodie est claire et l'inspiration facile. J'ai remarqué spécialement le pas du Canotier, qui vaut les meilleures productions de ce genre. A peine rencontre-t-on quelques trivialités, le grand écueil des débutants; au contraire, on reconnaît, de ci, de là, d'assez nombreuses reminiscences qui commencent à Rossini (introduction des cors) pour finir à Offenbach (cancan de la *Vie parisienne*) en passant par Gounod (jardin de Marguerite). Est-ce à dire pour cela que M. Pichoz n'ait pas un talent spécial et qu'il manque d'originalité? Evidemment non, mais il arrive fréquemment que, si l'on se défie de son inspiration, on prend pour siennes des idées qui vous ont paru jolies sans avoir vivement frappé votre esprit.

Il y a, je crois, chez M. Pichoz, et la seconde audition de sa musique m'a confirmé dans cette opinion, l'étoffe d'un futur compositeur de talent. Dire que je le souhaite serait superflu, nos lecteurs savent assez à quel point je désire voir le succès couronner des efforts intelligents; mais il faut que M. Pichoz fasse provision de courage pour braver les haines mesquines et les petites guerres déloyales, et qu'il ait les moyens de ne pas manger tous les jours. Je crois pouvoir, à cette condition, lui prédire un avenir brillant et une place fort honorable parmi les compositeurs de l'avenir.

L'orchestre a fait preuve de bonne volonté à l'égard de M. Pichoz. Ces messieurs négligent ordinairement l'exécution des ballets, et ils sont en cela fort excusables, d'abord parce qu'ils sont accablés de fatigue à la fin de soirées souvent fort laborieuses, ensuite parce que leurs oreilles de musiciens sont fréquemment déchirées par les compositions criardes de faiseurs au rabais. Sous la direction de M. Feugier, le même qui lance parfois de droite et de gauche des regards si furibonds : ils ont gaillardement fait leur tâche. M. Wilmann a joué de façon à faire croire à ceux qui ne viennent que rarement au théâtre que c'était à tort que je l'avais critiqué; je suis heureux de lui rendre ce témoignage, tout en réservant mon opinion pour l'avenir. Je prierais M. Feugier d'accroître un peu plus certaines nuances, notamment le premier temps de chaque mesure, dans le pas de deux de M. Ginot et de M^{lle} Navarre, et de conduire un peu plus lentement, — bien peu, — le cancan final.

Je me vois forcé d'ajourner encore à la semaine prochaine le compte-rendu des *Blagueurs*, et de constater seulement le succès légitime du *Médaillon*, de M. de Parseval.

Parmi les pièces nouvelles que les éditeurs ou les auteurs nous font l'honneur de nous adresser, je dois citer, en première ligne, les *Idees de Madame Aubray* de Dumas fils, *Galilée* de Ponsard, les *Locataires du troisième* de M. Decourcelle, et une petite bêtise de M. Henry de Koch, *Sans Papa, sans Maman*. Nous en parlerons prochainement.



ALFRED DEBEAUCY.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — J'ai dû me borner il y a huit jours à constater le succès du *Pied de Mouton*. Depuis lors, la vogue loin de s'affaiblir, va chaque jours grandissant.

Que faut-il pour conquérir les sympathies et attirer la foule? une direction intelligente. Rien n'a été négligé pour l'enchantement des yeux et des oreilles : brillants décors, trucs merveilleux, orchestration parfaite.

Ce coquet théâtre des Variétés, offre d'ailleurs, bien plus d'attraits que celui des Célestins, dont la salle enfumée, la malpropreté chronique et l'absence de tout confort, constituent le plus bel ornement.

Patience! un jour viendra où le public mettra chaque théâtre à son rang. Que M. Blanchereau forme une bonne troupe de comédie, supérieure à celle des Célestins, ce qui est loin d'être difficile et l'amateur de théâtre prendra de préférence le chemin des Variétés. Et il en contractera bien vite l'habitude. Pour ma part, je tâcherai que ce soit le plus tôt possible.

M. Blanchereau cumule les emplois, mais on ne lui en fera pas de reproche. Il nous a démontré, dans le rôle de Nigaudinos, qu'un directeur pouvait, à l'occasion se métamorphoser en comédien habile. M. Douat, très-réussi dans le rôle de Lazarille, a obtenu un grand succès d'hilarité.

M. Roger (don Lopez) s'est contenté d'être convenable.

Une très-grande part du succès, revient incontestablement à M^{me} Blanchereau (Gusman), mais aussi elle possède tous les agréments : joli visage, physique gracieux, voix harmonieuse et suave, et ajoutez qu'elle vocalise dans la perfection. A côté d'elle M^{lle} Treille a su jouer le rôle de Léonora, d'une façon ravissante, ce qui est doublement méritoire, car avec des yeux comme les siens on peut, à la rigueur, se passer de talent.

Les rôles secondaires sont tenus, je l'avoue, d'une façon moins brillante, mais sont loin de faire tâche dans l'ensemble.

Enfin, tout le monde sait que la danse est représentée par les quatre sœurs Rousset, M^{lles} Caroline, Thérésine, Adélaïde et Clémentine : c'est dire qu'on ne doit rien attendre de mieux, et que l'affiche a raison de les annoncer en gros caractère.

Le pas des *Nymphes*, au sixième tableau, et celui des *Sirènes*, au douzième, ont provoqué les applaudissements de la salle entière; même mention pour la *Madrilène*, dansée par M^{lle} Caroline Rousset. Que M. Blanchereau profite de son succès et qu'avant d'avoir épuisé les représentations du *Pied de Mouton*, il se hâte de nous délecter par quelques bonnes comédies. Qu'il nous montre vite qu'il est artiste quoique directeur.

Dimanche prochain, 7 avril, clôture définitive des représentations du *Pied de Mouton*, et, immédiatement après, début de la nouvelle troupe de comédie.

CERCLE-DES-FAMILLES. — Je comptais dimanche dernier sur la troisième représentation des *Blagueurs*, ce qui m'eût fourni l'occasion de me reposer. Hélas! il n'en a point été ainsi. Satané de directeur!... avoir servi à son public un menu composé de quatre comédies en un acte? C'est à éreinter le plus robuste chroniqueur!

Ces comédies sont spirituelles, d'accord, convenablement jouées, je le veux bien; mais à mon avis l'intérêt est trop divisé, trop éparpillé. Ah! une bonne pièce de résistance en trois actes, flanquée de deux autres un peu moins longues, constituerait un spectacle autrement attrayant!.....

Donc, dimanche, afin de ne pas mélanger mes souvenirs, je n'ai assisté qu'à une seule pièce : *Les finesses de Bouchavanne*. J'ai été à peu près satisfait des acteurs. MM. Alberti, Laneyrie et Méritant ont bien tenu leur rôle. M. Alberti m'a paru avoir une assez grande habitude de la scène; M. Laneyrie est plus jeune, mais progresse sensiblement; enfin, M. Méritant, sans être absolument sans reproche (sinon sans peur), a été convenable.

Quant à M^{me} Renard, je ne puis pas m'empêcher de la trouver charmante comme toujours; cependant me permettra-t-elle de lui faire remarquer que le rire épanouit trop souvent sur ses lèvres roses, elle rit perpétuellement, même quand la situation exige qu'elle paraisse sérieuse.

Il est vrai, madame, que vous avez de si jolies dents qui sont à vous, je n'en doute pas, et vous devez posséder un si charmant caractère, que je ne puis avoir le courage de vous refuser les circonstances atténuantes.

CROIX-ROUSSE. — On y cultive toujours le mélodrame au théâtre de M. Dolbeau, toujours et plus que jamais, à la grande joie du public adorateur du genre horrible. Breuvages homicides, potions malfaisantes, coups de poignard ou de pistolet : voilà le régal.

Aimez-vous l'assassin? on en a mis partout... Et vous viendrez dire, que le théâtre n'adoucit pas les mœurs!..

Je dois signaler, cependant, que lundi dernier on a laissé le drame pour représenter les *Mémoires du Diable*, comédie en trois actes, mêlée de chants, et que la foule n'a pas réclamé son breuvage quotidien.

Cette pièce est assez gaillardement jouée par l'ensemble de la troupe, pour mériter mes éloges sans restriction. Je mentionnerai particulièrement MM. Billemaç, A. Mizon et Nesme. M. A. Mizon est un excellent grime, dont de talent n'a pas assez souvent l'occasion de se manifester sur cette scène, où la comédie est placée au second rang. N'oubliez pas M^{me} Piot, toujours consciencieuse, et M^{lle} Valentine toujours charmante.

ALCAZAR. — Le deuxième bal *Lamotte* ne pouvait pas être moins brillant que son aîné. L'orchestre, sous l'habile direction de son illustre chef, a contribué à faire merveille; plusieurs quadrilles, entre autres *Guillaume-le-Conquérant* et les *Fils de Satan*, ont été applaudis, redemandés, bissés avec frénésie, c'était une rage, un délire..... demandez plutôt à M^{mes} C..... et F....., deux étoiles de la chorégraphie fantaisiste, dont la danse abracadabrante a été très-remarquée..... du municipe de service.

Les dominos mystérieux venus en foule, étaient nonchalamment leur grâce aristocratique. Oh! nous ne ferons pas à la femme comme il faut l'injure de la soupçonner de prendre goût à nos divertissements frivoles?.. Mais il y avait des dominos aristocratiques. Et les filles d'Eve sont si faibles et le *malin esprit* si fort!..

LÉON SAINT-URBAIN.

Le Gérant : REYMOND.

Association typographique lyonnaise à responsabilité limitée. Regard, rue Tupin, 31.